

L'analyse, le lien social entre les analystes et le malaise civil

*Pour suivre la théorie psychanalytique il fallait posséder une
grande disponibilité à accepter un destin auquel
le juif est habitué comme nul d'autre:
c'est le destin de celui qui reste seul à l'opposition.*

S. Freud, Autobiographie

Il y a quelques années, plus d'une dizaine déjà, le 2 février 2002, en participant à une conférence à Milan dont le sujet était le lien social entre les analystes, j'écrivis un texte publié dans les actes et, ensuite, en 2004, dans mon livre « Psychanalyse et institutions » ; le titre contenait une forme grammaticale erronée en italien.

J'avais écrit *Ogn'uno* (« Chac'un ») en jugeant de remettre le sens de la question à l'apostrophe.

En italien « ognuno » (chacun) est un mot composé de « ogni e uno » (chaque et un), à savoir il s'agit de la synthèse de ce que, en unifiant « ogni con uno » (chaque et un) en nie, dans la construction du sens nouveau du mot, sa sémantique originaire ; celle-ci, au lieu de mettre au singulier, un à un, devient une espèce de "tous", même si entendus comme « un à un » contenant une structure d'indistinct.

L'apostrophe que j'utilisai, en faisant une faute grammaticale, devint ainsi le signe de la nécessité de mettre au singulier « un », qui, écrit en lettres minuscules, donnait le sens de l'unité solitaire de tout être parlant.

Je suis souvent impliqué dans une polémique débonnaire avec ceux qui préfèrent utiliser dans ce sens le mot « ciascuno » qui italianise le terme français « chacun », lequel, toutefois, même dans ce cas, s'est bientôt modifié dans un impropre et totalisant « tout le monde ».

Le langage possède ces changements et il nous offre une certaine dose d'imprécision qui peut prêter le flanc à l'équivoque.

La question, qui apparaît à première vue d'une méticulosité inutile, nous introduit par contre dans le cœur de notre sujet.

La psychanalyse a toujours parcouru, le long de son histoire, la voie des arbres généalogiques, en se transmettant de père, ou mère, en fils ; il s'agit

d'un parcours qui s'établit, inévitablement, dans une continuité propre. Freud a constamment souhaité créer des liens même forts et cela en fonction de son désir de donner à sa théorie une structure possédant une continuité. Il a habituellement travaillé pour établir des liens : « *A partir de 1902, une foule de jeunes médecins m'entoura en ayant le but explicite d'apprendre, exercer et diffuser la psychanalyse* »¹.

L'exagération non dissimulée des lignes successives nous frappe parce que, en réalité, la foule citée – constituée uniquement de quatre collègues qu'il convoqua chez soi par carte postale - correspondait, à ses yeux, à un *état majeur d'un professeur clinique quelconque*.²

Notre recherche, pourtant, ne doit pas s'occuper des ambitions de Freud (on connaît assez bien son désir frustré de suivre la carrière de professeur universitaire) mais du lien qui, dès ses premiers jours, représente pour la psychanalyse un élément auquel il est très difficile d'avoir affaire: le transfert. *Avant le transfert*, chez Freud pendant les soirées du mercredi, on appliquait le registre de la relation entre *professeur clinique et collègues* ; ce registre s'avéra très tôt inapplicable pour la transmission de la psychanalyse ; la relation entre collègues implique de l'autonomie et de l'indépendance³.

Le travail pour établir une méthode d'association entre les analystes se caractérisait alors précisément par la progression de la construction théorique de la psychanalyse et on mettait en évidence les limites implicitement présentes dans le désir de Freud où ses collègues avaient plus ou moins du mal à s'inscrire.

Les rapports qu'il appelait *amicaux*, pour procéder dans le but scientifique commun, manquent ; une théorie pour l'enseignement de la psychanalyse, mise en évidence par l'éducation insuffisante à la *maîtrise de soi*, manque et, enfin, une définition pour la « *place* » occupée par Freud à l'intérieur de la communauté psychanalytique est absente.

Freud même utilise aussi une définition pleine d'académisme et sa méthode d'enseignement est celle du maître et du professeur. Ce sont des questions

¹Freud, "Per la storia del movimento psicoanalitico" (1914), in *Sigmund Freud Opere*, (trad. A. Staude e R. Colorni, Boringhieri), Torino 1975, vol. II, p. 398.

² Op. Cit. « *Le petit cercle ne tarda pas à s'élargir en modifiant sa composition maintes fois, au cours des années suivantes. Dans l'ensemble, je pouvais dire à moi-même que, grâce à la richesse et à la variété des talents qui y agissaient, il n'avait rien à envier à l'état majeur d'un professeur clinique quelconque* ».

³ Op. Cit. « *L'autonomie et l'indépendance précoce du maître donnent toujours une satisfaction psychologique à celui qui effectue un travail intellectuel ; mais, du point de vue scientifique, on tire un profit de ces attitudes uniquement si, dans ces chercheurs, se réalisent des conditions personnelles peu fréquentes. La psychanalyse, en particulier, aurait demandé une longue, sévère discipline et une éducation à la maîtrise de soi* ».

qui sont certainement inscrites dans le registre de la transmission de la psychanalyse et qui nous concernent encore.

Il s'agit de limites mises en évidence aussi par la nomination de Jung à la présidence de l'IPA et encore par le pacte du *Comité secret*.

Il n'est pas nécessaire de continuer à examiner chronologiquement l'histoire du mouvement psychanalytique dès l'aube, mais il faut arriver au sujet principal : le mouvement psychanalytique représenta, dès le début, l'occasion d'une rencontre scientifique qui, à partir du travail de Freud, impliquait ceux qui venaient en contact avec lui et ceux qui venaient en contact avec ses œuvres, en en devenant partisans et en collaborant au travail de recherche théorique et clinique. Tout cela avait partiellement affaire à l'expérience directe de l'analyse et à Freud, alors qu'il s'agissait plus probablement, en particulier pour ceux qui vivaient les limites de la science académique de leur temps dans la quotidienneté, du désir de participer au changement que son travail représentait pour la Psychologie.

Nous pouvons affirmer que la première période du travail de Freud avait la présomption de choisir des propos bien définis comme base de toute association psychanalytique : « *Cultiver et favoriser la science psychanalytique fondée par Freud, soit comme psychologie pure soit comme application à la médecine et aux sciences morales ; garantir aux membres de l'Association le soutien réciproque dans tous les efforts visant à acquérir et diffuser les connaissances psychanalytiques* ». ⁴

Ces buts se basent évidemment sur quelques conditions nécessaires qui ne sont pas tout à fait simples, à savoir :

- le mouvement et ses membres agissaient sans les entraves de *positions théoriques divergentes* ;
- le mouvement marchait toujours vers une *croissance certaine* ;
- l'existence d'un partage et *le point de l'accord* était justement la présence et la garantie théorique constituée par Freud.

On sait que, dès 1912/13, la direction de marche de la psychanalyse à propos de sa structure associative change ; Freud *en tant que père/maître* fait œuvre d'*affiliation* de tous ceux qui ce présentent *en tant que fils* et la transmission de la psychanalyse acquiert ce trait caractéristique de progéniture (descendance).

Je me permets de dire que c'était le temps de son étude sur le Moïse de Michel-Ange et de sa vision d'un Moïse prophète fâché contre son peuple qui adore une idole. Il raconte d'être resté ravi pendant des heures devant la statue du prophète, tant que nous soupçonnons en lui une projection identificatrice intime et manifeste.

Je ne peux pas exprimer s'il est acceptable d'étendre le témoignage d'un seul parmi eux à tous les premiers cinq membres du Comité, mais, au moins pour

⁴ S. Freud, "Per la storia del movimento psicanalitico", op. cit., p. 417.

deux, je juge pouvoir confirmer la question de la place des fils, malgré tous les distinguos concernant la présence de transferts négatifs qui n'en nient pas la thèse initiale.

A propos de Jones, en effet, on peut lire ce qu'il affirme : « *Quant à moi, en tant que seul survivant, je garde un souvenir reconnaissant des années où nous étions un heureux petit groupe de frères* ». ⁵

De plus, en ce qui concerne Ferenczi, Freud lui adresse une lettre, le 17 novembre 1911, qui commence : « *Cher enfant* » et se termine d'une façon encore plus claire : « *Avec mes salutations paternelles* ».

Le sort du Comité est connu ; j'ajoute qu'il accueillit successivement d'autres membres choisis et que Freud même le considéra dissous en 1923.

On lui diagnostiqua la tumeur à la mâchoire cette année-là.

Peut-on affirmer que le souci principal de Freud était celui de favoriser un lien entre les analystes fondé sur la loyauté et sur une collaboration intellectuelle visant à garantir que le domaine des recherches, ouvert par la psychanalyse, restait tel ?

Probablement oui, mais la question suivante reste ouverte : Freud partagea et accepta ce Comité-là et sa position à l'intérieur du Comité possède un caractère *patriarcal*.

Il est difficile de décider la position prépondérante : celle de celui qui avait dissous le Comité, même dans une époque où la transmission de la psychanalyse avait trouvé d'autres réponses aussi, en franchissant peut-être les lacérations initiales, ou bien celle des autres, qui restèrent sans aucun doute dans une position de *fils* et *frères*.

Les membres du Comité, même s'ils étaient des psychanalystes experts, étaient joints, chacun à sa manière, à Freud par un lien intense ; pour certains *filial*, que Freud même contribua à maintenir, et ils restèrent dans cette position à titre différent :

- Abraham, mort en 1925, auquel Freud fut certainement débiteur de certaines intuitions sur le monothéisme d'Akhenaton (parmi ses élèves les plus illustres : Helene Deutsch, Edward Glover, Melanie Klein, Sandor Radò, Theodor Reik, Karen Horney, Hans Lieberman, Ernst Simmel, Felix Boehm, Carl Muller-Braunschweig) ;
- Rank, envers lequel Freud avait assumé, sans aucun doute, la fonction de père substitutif ;
- Jones, le biographe officiel de Freud, entreprit une brève analyse personnelle avec Ferenczi en 1913 ;

⁵ E. Jones, *Vita e opere di Freud*, Garzanti, Milano 1977, p. 209

- Ferenczi suivit une analyse pendant trois périodes différentes avec Freud, en structurant ensuite un transfert négatif ; Freud disait que Ferenczi était suffisant pour toute la Société psychanalytique hongroise ;
- Sachs, dans son livre *Freud. Maestro e amico* (Roma, Astrolabio, 1973), témoigne de son amour inconditionné - c'est-à-dire non analysé - à l'égard de Freud ; en 1944 il écrivit aussi une biographie sur Freud ;
- Eitingon, demanda à Freud une consultation à titre personnel ; ensuite, en 1908 et en 1909, il suivra une analyse de cinq semaines dans un environnement très particulier, en se promenant le soir avec Freud : c'est la première analyse didactique ;
- von Freund, éminent personnage de Budapest, suivit une analyse chez Freud et finança la cause freudienne par ses biens personnels.

Je pense que le développement de la psychanalyse s'illustre ainsi et il est difficile d'imaginer une évolution différente : elle se transmet en effet d'un analyste à un analysant ; cela prévoit naturellement une *certaine quantité* de lien potentiel, telle que ce lien en dirige l'œuvre suivante à titre différent.

Les psychanalystes doivent, et il s'agit de mon avis, *élaborer* leur position et les liens sociaux à partir de cela.

Ce mécanisme n'a pas changé au fil du temps, il s'est plutôt structuré et la bureaucratisation de l'acte de s'associer a ensuite produit la continuité du système.

La mort de Freud imposait la recherche d'une voie pour le fatidique *après*, mais l'après n'a été que la continuité bureaucratisée du freudisme où *la fille* Anna s'attribua le titre pendant des années à garantie de l'orthodoxie.

Afin de sortir du compte rendu historique et entrer dans le schéma théorique, nous devons souligner qu'il existe une espèce de *péché originel* de la psychanalyse, quelque chose de *ne pas résolu* que nous gardons en nous depuis toujours : toute forme d'association en psychanalyse semble proposer une sorte de conformisme, qui prend le caractère de l'identification *dans l'objet idéal du moi* et qui souvent implique des formes de transmission du transfert de l'analyse.

Si l'expérience analytique préfigure une espèce de collectivité à deux, c'est à partir des instances en elle présentes (la fonction du Moi, l'idéal du Moi et l'identification) que nous pouvons penser qu'elles se transmettent même dans les formations collectives les plus élargies.

Chaque groupe vit de cette relation primitive insistant sur le lien entre l'analysant et l'analyste, mais elle, surtout où le transfert n'a pas été élaboré, continue à laisser *intact* le paradigme oedipien du Comité secret, à savoir des *filles* devenus *filles analytiques* se soutenant sur un *père analytique idéalisé*.

Les associations psychanalytiques naissent généralement autour d'un *père* (ou d'une *mère*) qui assume la fonction de Maître.

Il existe un double aspect dans cette relation : celui des fils qui ne s'émancipent pas du père et celui qui ne permet pas le *mouvement subjectif* des fils.

Il est évident que chaque analyse s'appuie sur le transfert.

La question de son élaboration n'aurait que le sens de *livrer un sujet à sa solitude* et à sa possibilité d'avoir des relations productives et salutaires avec les autres.

Je pense que la possibilité d'aborder la question de comment les analystes puissent constituer un *registre pour la rencontre collective* ne peut que partir de la reconnaissance de la nécessité de la solitude de *chaque un*, c'est-à-dire de la création de *l'un* qui établit une *subjectivité dans sa recherche de satisfaction avec les autres*.

Nous voilà revenus au jeu initial de l'apostrophe, le point qui fonde notre discours dans le double sens de *ce chacun qui passe d'un à tous*, même si *un à un* ; mais comment peut-on résoudre cette aporie ?

L'histoire du judaïsme me permet d'articuler une proposition.

Dans la tradition juive, au de-là de la Torah des Tables, il existe une Torah orale délivrée - dit-on - oralement à Moïse ; le travail d'interprétation de la Loi lui appartient entièrement.

Une partie de la séculaire tradition rabbinique se fonde sur un point fondamental, *il s'agit de l'avant et de l'après* la présence des prophètes.

Il y avait un temps où les prophètes existaient et ils étaient inspirés : leur parole était la parole péremptoire dans l'interprétation de la Loi.

La sacralité de la loi était encore décidée en ciel par leur intermédiation, mais ensuite les prophètes n'existent plus et le ciel ne résout plus l'interprétation de la Torah. Les hommes étaient seuls à décider ce qui était pur et impur en n'excluant pas quelques différences importantes dans leur interprétation.

Tout cela se produisait quand les juifs étaient les esclaves des babyloniens et l'esclavage et l'exile déclenchèrent le sentiment d'abandon *de la Berit*, du pacte.

A ce moment-là les savants juifs comprirent que les hommes auraient dû interpréter la Loi et qu'ils devaient respecter les positions de la majorité et de la minorité. Ils se serrèrent autour de la *Torah orale*, qui devint ensuite, après la destruction du deuxième Temple, le *Talmud*⁶, où la sagesse rabbinique

⁶ Le Talmud (signifie *enseignement, étude, discussion*) est un des textes sacrés du judaïsme. Le Talmud n'est reconnu que par le Judaïsme qui, avec les Midrashim et d'autres textes Rabbiniques ou mystiques du Canon juif, le juge une *transmission et discussion orale* de la Torah.

La Torah orale fut révélée sur le mont Sinaï à Moïse et transmise oralement, de génération en génération, jusqu'à la conquête romaine (70 e.v.). Le Talmud fut fixé par écrit uniquement quand, avec la destruction du Deuxième Temple de Jérusalem, les juifs avaient peur que les bases religieuses d'Israël puissent disparaître.

gardait la trace de toute interprétation des rabbins, même si elle livrait le droit prévalent à celle de la majorité⁷.

Conclusion

Je ne connais rien de semblable dans l'histoire de la psychanalyse, mais nous sommes conscients des divisions et ruptures, ou des structures possédant un Surmoi fort.

A Turin nous sommes en train de suivre une voie nouvelle avec la *Libera Universitas Psicoanalitica* (Libre Université Psychanalytique) et la *Federazione psicanalitica* (Fédération psychanalytique) ; c'est une voie tracée parmi les attaques mortelles adressées contre la culture psychanalytique.

Grâce à notre réalisation, nous pouvons toutefois penser à l'*Un* de la collectivité en tant que fonction *non Unifiante*, un *non-Un* lieu de la rencontre collective de *chac'un* signifiant de tout sujet.

J'ai décidé, à la fin de la rédaction de ce texte, de demander aux amis de *Sotto la Mole de Turin* de m'exposer leur pensée après l'avoir lu.

Ce qui en est dérivé exprime l'utilité de clarifier que mon discours et les conclusions concernent ma pensée à propos *du lien social entre les analystes* car il représente le mandat de la table de travail.

⁷ A l'origine, la culture juive s'était développée oralement. Les rabbins exposaient et discutaient la Loi (la loi écrite exprimée dans la Bible juive) et commentaient le Tanakh sans l'aide d'œuvres écrites (sauf pour les livres bibliques), même si quelqu'un pouvait avoir des notes personnelles (*Meghillot setarim*), par exemple les jugements du tribunal juif.

La situation changea drastiquement à cause de la destruction de la communauté juive et du Deuxième Temple e du bouleversement successif des normes sociales et juridiques correspondantes. Alors que les rabbins devaient affronter une nouvelle réalité – surtout le judaïsme sans le Temple (qui était un centre d'enseignement et d'étude) et sans une Judée au moins partiellement autonome – , une pléthore de problématiques juridiques s'engendra et l'ancien système d'étude orale ne put être maintenu. Le discours rabbinique commença à être écrit pendant cette période.

La Ghemara (une autre façon d'indiquer le Talmud nda), oeuvre d'experts dans l'exégèse et dans le droit, qui utilisent les ressources de la dialectique pour obtenir tous les sens possibles d'un texte et motiver leurs points de vue, affronte, souvent sans aucun ordre ni continuité, toute sorte de sujet (casuistique, philosophie, morale, géographie, zoologie, botanique, superstitions et croyances populaires) ; elle exprime les opinions les plus différentes et contradictoires sans les imposer. Une des caractéristiques les plus surprenantes des discussions talmudiques est la recherche passionnée de la vérité par les Maîtres ; chacun défend son opinion jusqu'à ce qu'il comprend que l'adversaire a raison. Cette honnêteté intellectuelle illimitée dans un débat religieux est peut-être une des caractéristiques les plus séduisantes de l'étude talmudique.

Le message du Talmud se présente en deux formes : celle de la *Halakhah* (*Voie à suivre*) concernant les prescriptions légales, et celle de la Haggadah (*Récit*), constituée de récits d'épisodes, dont certains peuvent paraître imagés, et de paraboles qui rappellent généralement les Evangiles ou la Sunna islamique.

La *loi* n'est pas, dans ce cas, la *loi de l'Etat*, même si les considérations à ce sujet ne lui sont pas étrangères ; par contre, c'est la loi référée à l'espace d'accueil du discours de tout psychanalyste par rapport à une instance collective qui n'est pas renfermée dans l'instance totémique du Nom-du-Père⁸ mais qui se produit quand –comme affirme Lacan – on explore la zone où *Œdipe procède après s'être arraché les yeux*.

Si, au contraire, on passait – comme il faut faire – à la comparaison avec la loi de l'état, on trouverait alors une prospective que j'ose appeler « *militante* »; on trouverait aussi la nécessité d'engager notre dimension intellectuelle en dehors de notre bureau, dans un ailleurs que nous ne pouvons nécessairement pas penser de laisser *hors de la porte*⁹.

Il s'agit du grand territoire qui s'étend de l'asservissement de la psychanalyse à la logique du *contrôle psychotérapeutique* du sujet aux modifications actuelles du *Discours du maître*.

Nous pouvons essayer de décrire la complexité du changement en cours dans nos sociétés par le *paradigme de l'atomisation*, à savoir le fractionnement du social en groupes petits et visés à l'individualisme, et la perte successive d'une dimension référée à quelque chose ayant affaire à une vision du futur.

Il s'agit de la description d'un individu centré sur soi-même et éloigné du soin de la rencontre avec l'autre.

⁸ In Lacan, Il seminario, libro VII, L'etica della psicoanalisi, pag. 358:

« *C'est donc celle-ci ... la fonction du père. La seule fonction du père, dans notre articulation, est celle d'être un mythe, toujours et uniquement le Nom-du-Père, à savoir rien d'autre que le père mort, comme Freud nous explique dans Totem et tabou. Mais naturellement, afin qu'il soit pleinement développé, il faut que l'aventure humaine, au moins par traces, soit poussée jusqu'à sa limite, c'est-à-dire que la zone où Oedipe procède après s'être arraché les yeux soit explorée.*

C'est toujours grâce à quelques dépassements bénéfiques de la limite que l'homme expérimente son désir ».

⁹Pier Paolo Pasolini écrivait peu avant sa mort dans un article publié sur le quotidien *Il Corriere della sera* du 14 novembre 1974 à propos des événements obscurs de l'histoire italienne : « *Je sais. Mais je n'ai aucune épreuve. Même pas d'indices. Je sais parce que je suis un intellectuel, un écrivain, qui cherche de suivre tout ce qui se passe, de connaître tout ce qu'on écrit, d'imaginer tout ce qu'on ne connaît pas ou qu'on passe sous silence ; qui coordonne des événements même distants, qui ressemble les pièces désordonnées et fragmentaires d'un entier cadre politique cohérent, qui rétablit la logique là où l'arbitraire, la folie et le mystère semblent régner. Tout cela fait partie de mon métier et de l'instinct de mon métier. Je crois qu'il est difficile que mon "projet de roman" soit erroné, c'est-à-dire qu'il n'ait pas de rapport avec la réalité, et que ses allusions à des événements et personnes réels soient inexactes ».*

Il s'agit de la description d'un individu centré sur soi-même et éloigné du soin de la rencontre avec l'autre.

Si l'homme est replié sur soi-même et sourd à l'appel des buts plus typiquement collectifs ; si la société n'a plus rien de sacré – avec le déclin de la participation sociale et des associations latérales qui la véhiculent – alors rien n'entrave le *dé/réglage* des valeurs démocratiques qui soutiennent la structure sociale ; ces valeurs peuvent être remplacées par des choix qui privilégient et qui sont centrés sur l'aspect économiquement le plus favorable, plutôt que sur l'aspect socialement et collectivement démocratique.

Cela correspond, sur le plan sociologique et politique, à la définition intéressante de Tocqueville qui parle de "*despotisme doux*". Il ne s'agit pas d'une tyrannie de la terreur et de l'oppression, mais d'un gouvernement modéré et paternaliste qui garde, même seulement formellement, les formes démocratiques de la société civile ; en réalité, toutefois, tout est gouverné par "*un pouvoir immense et tutélaire*" sur lequel les citoyens ont un contrôle insuffisant et chaque citoyen est "*seul*" et impuissant devant le gigantesque état bureaucratique.

La psychanalyse, et les psychanalystes, ne sont pas dispensés de tout cela et, comme démontré par les lois des états sur la psychothérapie, leur est imposé de décider si en rester hypocritement *au-delà ou non* ; voilà le point : pour le psychanalyste il s'agit encore une fois de s'autoriser à être tel.

Franco Quesito

Turin, 10 décembre 2013